

Langue, espace et (re)composition identitaire dans les oeuvres de Mehdi Charef, Tony Gatlif et Farid Boudjellal

Essor d'une transculture

Denis Desjardins

Numéro 301, mars 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desjardins, D. (2016). Compte rendu de [Langue, espace et (re)composition identitaire dans les oeuvres de Mehdi Charef, Tony Gatlif et Farid Boudjellal : essor d'une transculture]. *Séquences : la revue de cinéma*, (301), 37–37.

Langue, espace et (re)composition identitaire dans les œuvres de Mehdi Charef, Tony Gatlif et Farid Boudjellal

Essor d'une transculture

Cet ouvrage de Ramona Mielusel, professeure de littérature et de cinéma à la University of Louisiana à Lafayette, se veut une analyse critique d'une certaine transformation de la culture française à travers les œuvres de trois artistes français d'origine maghrébine, depuis les années 1980 jusqu'à nos jours.

DENIS DESJARDINS



Leur nouvelle recherche identitaire est elle-même, dès le départ, considérée comme variée, quand on sait que, si les trois auteurs étudiés ont des racines algériennes, leurs origines diffèrent (le premier, Mehdi Charef, romancier et cinéaste, est d'origine arabe algérienne, mais il a grandi en France; le second, Farid Boudjellal, est un bédéiste né à Toulon; le troisième, enfin, le cinéaste Tony Gatlif, est né d'un père kabyle et d'une mère gitane). Cette diversité d'origines, mais aussi de pratiques

culturelles, révèle toutefois un point commun : une « hybridité langagière qui offre une nouvelle perspective sur la société française actuelle ». Cette perspective, l'auteure la qualifie de *transnationale*, ce qui sous-tend des éléments transculturels présents autant dans la forme que dans le contenu des œuvres.

Après avoir défini l'identité beur, Ramona Mielusel résume l'influence progressive de celle-ci chez les créateurs d'origine maghrébine, dès les années 1980, en précisant que Mehdi Charef, avec *Le thé au harem d'Archimède*, peut être considéré comme le premier réalisateur beur d'importance, bientôt suivi de Rachid Bouchareb et, un peu plus tard, de plusieurs autres dont Abdellatif Kechiche. Ces cinéastes ont le mérite de contester un certain eurocentrisme, car jusqu'alors, seuls des cinéastes européens — et qui plus est, peu nombreux — avaient traité de la période coloniale et / ou postcoloniale : Jean-Jacques Annaud, Claire Denis, Marguerite Duras.

Peu à peu apparaît donc un cinéma amplifié à caractère hybride, avec une esthétique aux structures binaires qui fait se côtoyer passé et présent, ici et là-bas, élément documentaire et élément fictif, etc. Inévitablement, cette dualité se retrouve aussi au niveau des mots, traduisant une complexité langagière observable surtout dans les banlieues, une sorte d'hétéroglossie en perpétuelle mutation. Bien sûr, un contexte sociopolitique précis reste toujours la base de tout scénario.

Pour Mielusel, il est indéniable que Charef, Boudjellal et Gatlif réussissent, chacun à sa façon, à « subvertir la langue française de l'intérieur à l'aide de la moquerie et du comique de situation tout en déconstruisant l'écriture traditionnelle ». Par là ils ne cherchent pas tant à dénoncer qu'à souligner les changements d'ordre culturel à travers l'histoire récente de leur pays. Mielusel analyse méticuleusement les types d'ironie postcoloniale pratiqués par les trois auteurs. Elle fait un lien entre frontière linguistique et frontière culturelle tout en affirmant que la recherche formelle ne renie en rien les grandes leçons du cinéma dit *canonique* (le cinéma français traditionnel). Mais pour franchir ces frontières, les personnages ne peuvent qu'être en constant mouvement, comme les artistes eux-mêmes à la recherche d'une expression nouvelle, ou du moins relativement singulière. Cloîtrés parfois dans leurs demeures provisoires, ils y trouvent un espace où ils sont à l'abri — du moins, ils le croient — des contraintes sociales; cependant, la mouvance réelle est nécessaire, elle « permet une plurivocité et une ouverture au multiculturalisme, au progrès ».

Transculturel ou transnationaliste, ce cinéma nouveau se veut une partie désormais inhérente d'un cinéma national préexistant; il n'est donc ni un miroir d'un cinéma du Tiers-Monde ni une nouvelle mouture d'un cinéma postcolonial, si ce n'est que les jeunes des Cités sont ici présentés comme des « individus transnationaux qui constituent la liaison entre le national, le transnational et le postcolonial ». À ce titre, il faudrait voir les œuvres de Charef, Gatlif et Boudjellal comme des œuvres charnières entre la France d'hier et celle de demain. C'est du moins ce que laisse sous-entendre Ramona Mielusel dans cet essai bien documenté.

A-t-elle raison ? L'avenir nous le dira.

Ramona Mielusel
Langue, espace et (re)composition identitaire dans les œuvres de Mehdi Charef, Tony Gatlif et Farid Boudjellal
 Paris : L'Harmattan, 2015
 244 pages